L'usage purement quantitatif de la bibliométrie nuit à la qualité de la recherche

Marie Farge

▶ **To cite this version:**

Marie Farge. L'usage purement quantitatif de la bibliométrie nuit à la qualité de la recherche. 2016. hal-01503287

HAL Id: hal-01503287
https://hal.science/hal-01503287

Submitted on 7 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA CHRONIQUE DE MARIE FARGE

L'usage purement quantitatif de la bibliométrie nuit à la qualité de la recherche

[appel] L'obsession de la quantité se traduit bien souvent par des dérives. En matière de citations aussi. Mais des palliatifs existent.

Mathématicienne et physicienne, **Marie FARGE** est directrice de recherche CNRS à l'ENS, membre du conseil de l'Academia Europaea et du comité éditorial de plusieurs revues internationales. Elle a rédigé l'avis du Comité d'éthique du CNRS sur les relations entre chercheurs et maisons d'édition et participe au mouvement « The cost of knowledge » de réforme du système de publication scientifique.

marie.farge@ens.fr

La bibliométrie remonte à la fin du deuxième millénaire, quand les revues académiques étaient imprimées et vendues par abonnement et quand les bibliothèques étaient les seuls lieux où les chercheurs pouvaient les lire. Les Trente Glorieuses ont vu leur prolifération et l'apparition de ces revues et l'apparition de la bibliométrie comme outil permettant aux bibliothécaires de sélectionner les revues dont les chercheurs avaient le plus besoin.

Depuis l'avènement du troisième millénaire le numérique et le Web ont révolutionné la pratique des chercheurs, car ils produisent et consultent les articles sous forme électronique. Malheureusement, les maisons d'édition font tout pour maintenir le modèle économique de l'imprimerie en gardant la propriété des revues académiques.

Elles contrôlent aussi la bibliométrie[1], qu'elles utilisent comme outil de marketing en mesurant le prestige d'une revue à son taux d'impact[2], absurdité que les chercheurs dénoncent[3] ! Ainsi, une revue multidisciplinaire (telle *Nature* ou *Science*) aura-t-elle nécessairement un taux d'impact plus élevé qu'une revue disciplinaire. Certaines maisons d'édition obligent même les auteurs à citer plusieurs articles publiés dans leurs revues afin d'augmenter artificiellement leur taux d'impact[4].

Comme les carrières des chercheurs dépendent du nombre et du prestige des revues où ils publient, nombre d'entre eux soumettent leurs articles, non plus à des revues de leur discipline, mais à des revues multidisciplinaires où la sélection des articles est confiée à des employés de la maison d'édition (ce qui probablement explique pourquoi la revue *Nature* a le plus fort taux d'articles retirés après publication).

De plus, pour s'adapter aux critères quantitatifs en cours, les chercheurs ont-ils pris l'habitude de diluer leurs résultats dans le plus grand nombre d'articles possible, ayant de plus en plus de coauteurs et de moins en moins de pages. Malheureusement, « *on évalue aujourd'hui la science au poids en attribuant primes et médailles aux poids lourds, aux plus productifs, pratique courante des concours agricoles* »[5].

Que faire ?
Voici quelques propositions :

- confier l'élaboration et le calcul des indicateurs bibliométriques aux bibliothécaires et non aux maisons d'édition[6] car elles sont juges et parties ;
- dénoncer le fait que l'évaluation des articles de la majorité des revues multidisciplinaire est sous la responsabilité d'employés de la maison d'édition et non de chercheurs en activité (pairs) ;
- définir des indicateurs bibliométriques différents pour les revues disciplinaires (évaluées par les pairs) et celles multidisciplinaires (qui relèvent plus du journalisme scientifique) ;
- se méfier des indicateurs bibliométriques purement quantitatifs car les chercheurs adaptent leurs pratiques à la métrique choisie pour évaluer leurs travaux ;
- demander à chaque chercheur quels sont ses meilleurs articles et en lire un ou deux afin de juger de leur qualité. ■

Je remercie Antoine Amarilli, Jean-Claude Guédon et Pablo Rauzy pour leurs suggestions.

1. Scopus appartient à Elsevier et Thomson-Reuters vient de céder Web of Science à un fond d'investissement sino-canadien qui va le revendre au plus offrant, probablement une maison d'édition…
2. La société Thomson-Reuters a défini le taux d'impact d'une revue comme la fréquence moyenne en citation de l'ensemble des articles publiés dans cette revue durant les deux années précédentes.
3. Déclaration de San Francisco de 2012 sur l'évaluation de la recherche http://www.ascb.org/dora
4. http://openscience.ens.fr/OTHER/PUBLISHERS/ELSEVIER/2012_Elsevier_Bad_Practices.pdf
5. Marie Farge. « Oh! Une idée, c'est si rare! ». *In : Yearbook 2009-2010.* Wissenschaftskolleg zu Berlin, 2011, p. 68 http://wavelets.ens.fr/PUBLICATIONS/ARTICLES/PDF/307.pdf
6. *Id.* note 1